

driven solely by the impoverishment of the family economy, was seen as a form of education, apprenticeship, and preparation for adult life. This benign perception of child labour, held by the government as well as society, began to change with the rapid mechanization of industry, massive labour demand, and the employment of children in factories, beginning in the 1850s and continuing after the period of the Great Reforms. This is the topic of chapter 2. The author has combed the documentary evidence for statistical information in an effort to determine the number of child workers and the nature of work, illustrating the analysis with contrasting examples of child labour in workplaces ranging from bast-matting factories to textile mills. Dangerous and unhealthy working conditions soon led to concern on the part of government officials and others who raised the need for special legislation to govern the employment of child workers. Chapter 3 focuses on the public debates and legal efforts of the 1860s and 1870s, in which government-appointed bodies, such as the Finance Ministry's Shtakel'berg commissions, and organizations such as the Committee for Technical Education of the Russian Technical Society drafted legislation that was in general vigorously and successfully opposed by bodies representing Russia's entrepreneurs, such as the Manufacturing Council's Moscow Section. In Gorshkov's reading, these debates show the business community "in a two-way dialogue with the autocratic government" (p. 127); the council "provided a Habermasian 'public sphere' for Russian entrepreneurs" (p. 109). Finally, in 1882, these debates resulted in the first child labour protection law, limiting employment, mandating education, and creating a factory inspectorate. Of course, there were major gaps in coverage and enforceability, but Gorshkov emphasizes that all subsequent labour legislation stemmed from this first effort. Chapter 4 goes on to trace child labour and legislation up to 1917. Gorshkov finds definite improvement in the conditions of child workers, culminating in the Factory Law Code of 1913, "entirely unnoticed in the historical literature" (p. 143). The progress of labour legislation, Gorshkov finds, "conformed to the general European pattern" (p. 144); in his view this "renders problematic the notion of Russian 'backwardness'" (p. 145).

Gorshkov has managed in this concise book to add a new dimension to the history of Russian labour, as well as contributing to current debates about the role of the state, the growth of civil society, and the perception of childhood. Unfortunately, as the author laments, the voices of the child workers themselves are largely missing. Closer study of memoirs of adult workers might help fill this lacuna. Scholars now await follow-up studies with more detail on child workers in various industries. Gorshkov's impressive book provides the basic tools and necessary framework for further investigation.

Deborah Pearl, *Santa Rosa, California*

**Leonid Heller et Anne Coldefy-Faucard (dir.). *Exotismes dans la culture russe.*** Lausanne: Revue Études de Lettres n° 283 (2009). 351 p. 26 CHF, édition brochée.

Dans son avant-propos à cet ouvrage collectif, Leonid Heller fait état de l'absence de travaux généraux ou de synthèse cherchant à évaluer « le poids de différents exotismes dans la formation et le fonctionnement de la culture russe », une absence *a priori* étonnante dans un contexte où, ailleurs dans le monde, la vague des études post-coloniales a entraîné avec elle un intérêt renouvelé pour la question de l'exotisme (et pour des concepts parents comme celui d'orientalisme) dans les sciences humaines. « Contribuer à changer cette situation dans le domaine littéraire », voilà donc ce que le professeur Heller identifie comme étant le « premier objectif » de ce recueil, fruit d'une collaboration entre l'Université de Lausanne et l'Université de Voronège.

Constitué en partie de travaux présentés lors d'un colloque international s'étant tenu en juin 2008 avec le concours du *Centre franco-russe de recherche en sciences humaines et sociales* de Moscou, *Exotismes dans la culture russe* se veut un ouvrage interdisciplinaire, faisant place à des contributions relevant du domaine de la linguistique, de l'histoire, de l'histoire de l'art, avec toutefois une nette prédominance des études littéraires. Outre l'avant-propos, on y compte vingt articles classés selon l'ordre chronologique du sujet examiné ainsi qu'une synthèse de Leonid Heller, placée en fin de volume, qui tente d'ordonner les définitions de l'exotisme et de classer ses manifestations.

La difficulté de parler d'exotisme dans la culture russe est sans doute ce qui ressort le plus à la lecture de ces articles, qui permettent d'expliquer ce phénomène de différentes façons. Particulièrement intéressante à ce titre est la contribution de Michail Maiatsky: « Comme dans le ventre de sa marâtre. Essai sur l'auto-exotisation » (p. 295–316). L'auteur y met en relief ce qui peut être vu comme l'une des principales causes du manque d'intérêt pour la question de l'exotisme en tant que mode de rapport à l'Autre chez les Russes et les russisants, soit la tendance des Russes à se considérer d'abord *eux-mêmes* comme sujets exotiques. Cette attitude perdurerait depuis l'époque où la classe dirigeante posait sur la culture de son propre peuple un regard étranger, alors qu'aujourd'hui, « la triade [...] “samovar, matriciochka, balalaïka” vient à l'esprit de chaque Russe dès qu'il a le moindre besoin de “paraître” aux “autres” » (p. 307). Cette thèse de l'auto-exotisation se voit étayée par d'autres articles du recueil, notamment celui d'Hélène Mélat sur la prose postsoviétique (p. 241–252), qui arrive à la conclusion que l'Autre y est essentiellement un instrument annexé à la contemplation de soi dans un contexte où la Russie est à la recherche de sa propre image. Plusieurs analyses d'œuvres ou de corpus d'auteurs vont dans la même direction: le texte d'Evgueni Koziouva sur Nikolaï Kliouev et le regard qu'il pose sur sa culture du Nord (p. 143–156), celui d'Anastasia Forquenot de La Fortelle sur la prose contemporaine russe (qui s'attarde principalement sur le roman *Un Russophone* de Denis Goutsko, p. 253–263) et les articles sur l'exotisme chez Tchekhov, chez Vroubel (l'article de Boris Czerny, p. 85–102, et celui de Fanny Mossière, p. 103–124), mettent tous davantage l'accent sur l'auto-exotisation que sur l'exotisme à proprement parler dans les œuvres étudiées.

Il va de soi que la Russie, à cheval sur deux continents, ne peut qu'avoir un rapport ambigu à l'exotisme, puisqu'elle est elle-même dans la position d'objet exotique (aux yeux des Européens et parfois des Russes eux-mêmes) en même temps qu'elle peut revêtir le rôle de sujet « exotisant » (à l'égard de l'Asie principalement). Les conquêtes impérialistes de l'époque tsariste sont venues quant à elles renforcer le caractère « exotique » du territoire russe en même temps qu'elles se sont accompagnées d'un certain effort de « désxotisation » de l'Autre devenu « nôtre ». C'est ce dont rend compte à leur manière l'article de Daria Chemelina sur les fortifications en Sibérie au 18<sup>e</sup> siècle, résultat d'une synthèse des traditions nationales et des principes de fortification urbaniste européenne (p. 9–20), et celui de Svetlana Gorshenina sur la construction des représentations du Turkestan russe dans les premières expositions « coloniales » russes (p. 69–84). L'article d'Andreï Dobritsyn sur les sources occidentales des fables orientales de Viazemski et chez Pouchkine (p. 37–58) nous rappelle quant à lui que les sources de l'exotisme, dans la littérature russe, sont souvent européennes.

À l'époque soviétique, le défaut d'exotisme dans la culture russe s'explique en partie par la répression de celui-ci dans le discours internationaliste officiel, mais aussi par le fait que l'exotisme, compris comme synonyme de l'Autre, de l'ailleurs, est devenu tabou car il évoque la fuite vers un monde perçu comme meilleur. La contribution d'Anne Coldefy-

Faucard (p. 217–226) en rend compte en suivant l'évolution de l'œuvre de Boris Pilniak, grand voyageur et écrivain des contrées lointaines chez qui, dans les années trente, des régions comme le Grand Nord ou le Tadjikistan sont passées du statut de régions exotiques à celui de zones de colonisation où l'altérité doit être anéantie. On peut mettre en parallèle cette analyse et celle que fait Edouard Nadtotchi du roman soviétique pour enfants *Le Cahier de classe et la Schwambranie*, de Lev Kassil (p. 227–240), où des enfants construisent un monde imaginaire et utopique, la Schwambranie, qui n'a toutefois plus lieu d'exister lorsque s'instaure le règne de « l'utopie victorieuse ».

Chose étonnante, outre quelques références à l'incontournable essai d'Edward Said sur l'orientalisme, les auteurs des articles de ce recueil empruntent assez peu aux discours des études post-coloniales, qui aurait pu être davantage mis à contribution dans un tel contexte. On peut également reprocher au projet d'ensemble de s'éparpiller un peu en étant fondé autour d'une acception trop vaste du concept d'exotisme, qui se trouve abordé de manière superficielle par certains auteurs. On referme le livre en faisant le constat, inévitable compte tenu de l'ampleur du travail à faire, que le sujet est loin d'être épuisé. Leonid Heller, dans son avant-propos, nous avait toutefois déjà assurés du fait que « le projet continue ». Nous pouvons donc nous attendre à ce que de nouveaux travaux viennent poursuivre la recherche extrêmement pertinente amorcée dans cet ouvrage.

Geneviève Cloutier, *Université du Québec à Montréal*

**Tova Höjdestrand. *Needed by Nobody: Homelessness and Humanness in Post-Socialist Russia*.** Culture and Society After Socialism. Ithaca and London: Cornell University Press, 2009. xii, 231 pp. Illustrations. Notes. Bibliography. Index. \$59.95, cloth. \$22.95, paper.

In this sensitive and highly readable ethnography, anthropologist Tova Höjdestrand explores the lives—and deaths—of St. Petersburg's homeless in the post-Soviet era. Her skilled interviews and participant observation vividly describe the world of train stations, attics, squares, streets, and temporary apartments through which the city's new homeless move. Through brief excursions into her interlocutors' life histories, Höjdestrand shows how these spaces are intimately connected to a range of other Soviet and Russian spaces—labour camps, jails, orphanages, and the provincial cities and former Soviet republics from which many of them have come. A portrait of a specifically Russian homeless experience emerges, one that is defined as much by the loss of connections and relationships on the way to being “needed by nobody” (*nikomu ne nuzhen*) as it is by whether one actually has a roof over one's head.

The book begins at the widest scale, with an analysis of the exclusionary techniques of Soviet and post-Soviet state power—most notably the *propiska* system of internal passports and registrations. Subsequent chapters provide detailed ethnography of the ways in which St. Petersburg's homeless make their way through city spaces, from soup kitchens to train stations to shelters and stairways. In these spaces, the homeless we meet look for work, drink and fight with the police, swap stories and strategies and clothes, fall in and out of love, and, in general, struggle to maintain all manner of connections—to be needed by somebody. Mostly, they fail. The final chapters in this narrative, unsurprisingly but still wrenchingly, chart the dissolution of tie after tie, connection after connection, nascent community after nascent community, until we learn that most of the homeless people introduced in the book died or are presumed to have died not long after the author's primary fieldwork.